

## Un livre inestimable

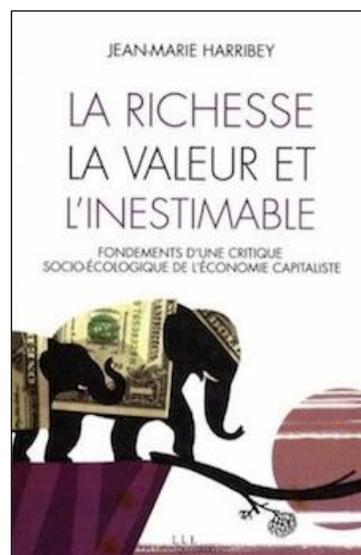
### [A propos de J-M. Harribey, La richesse, la valeur et l'inestimable](#)

Michel Husson, *contretemp.eu*, 2 mai 2013\*

Le livre de Jean-Marie Harribey<sup>1</sup> (JMH dans ce qui suit) rassemble des travaux antérieurs en faisant apparaître leur profonde cohérence. Il deviendra assurément une référence obligée pour les critiques du capitalisme. Il leur fournira non seulement des outils théoriques, mais aussi un repère essentiel dans l'élaboration d'une alternative globale.

#### Déblayer

Le livre se compose plusieurs grands chantiers. Le premier est en quelque sorte une opération de nettoyage conceptuel qui vise à débarrasser la scène théorique des confusions qui obscurcissent le débat. La principale de ces confusions porte sur la valeur et la richesse. Elle suppose donc un passage en revue des théories, organisée autour de cette idée essentielle : on ne peut pas analyser le capitalisme sans disposer d'une théorie de la valeur.



JMH montre que derrière la référence à la théorie de la valeur, on trouve une question beaucoup plus concrète et légitime : d'où vient le profit ? C'est d'ailleurs la question que se posaient les pères fondateurs de l'économie politique classique et qu'ils n'ont pas réussi à résoudre vraiment. Adam Smith, avec sa référence au « travail commandé » ne sort pas de cette impasse : la valeur d'une marchandise dépend du travail dépensé pour la produire, mais permet d'acheter une quantité de travail supérieure à sa valeur. David Ricardo n'a pas quant à lui réussi à sortir de cette autre contradiction : si la valeur d'une marchandise est proportionnelle au travail qu'elle contient, comment son prix peut-il incorporer un profit proportionnel à l'ensemble du capital engagé ?

Cette question, et la solution apportée par Marx, a donné lieu à un long débat entre marxistes et « néo-ricardiens » qui n'est pas complètement tranché et sur lequel on reviendra plus loin, dans la mesure où, sur ce point au moins, on exprimera un désaccord avec les analyses de JMH. Mais il n'est pas inutile de faire ici un détour et de citer une précédente recension de ce livre, parue dans *Alternatives Economiques*<sup>2</sup>. Denis Clerc, qui dégaine à vue dès qu'il entend parler de marxisme, y écrit ceci : « Pour qui est tombé dans la marmite marxiste tout petit, ce livre apportera sans doute beaucoup, mais je doute qu'il convainque qui que ce soit qui ne serait pas déjà un lecteur passionné de Marx, tant les longs développements sur la valeur font penser aux discussions médiévales sur le sexe des anges ».

L'outrance de ce commentaire masque mal un profond mépris et une ignorance des enjeux théoriques. Avec un peu de recul, le débat sur la théorie de la valeur initié par la critique de Böhm-Bawerk<sup>3</sup> publiée lors de la publication posthume du livre III du *Capital*, marque en effet une grande bifurcation dans l'histoire de la pensée économique. Elle récuse la trajectoire théorique qui menait de Smith à Marx, même si, et parce que, ce dernier opère

\* Voir présentation et table des matières à la suite de cette recension.

<sup>1</sup> Jean-Marie Harribey, *La richesse, la valeur et l'inestimable. Fondements d'une critique socio-écologique de l'économie capitaliste*, Les liens qui libèrent, 2013.

<sup>2</sup> Denis Clerc, *Alternatives Economiques* n°323, avril 2013, <http://goo.gl/mggjs>

<sup>3</sup> Eugen von Böhm-Bawerk, « Karl Marx and the Close of His System », 1896, <http://gesd.free.fr/bbclose.pdf>

évidemment une rupture fondamentale. Les implications de cette évolution étaient éminemment subversives et elles avaient été parfaitement comprises, comme le montre cette citation de l'un des pères de la théorie néo-classique de la répartition, John Bates Clark : « Les travailleurs, nous dit-on, sont en permanence dépossédés de ce qu'ils produisent. Cela se passe dans le respect du droit et par le fonctionnement normal de la concurrence. Si cette accusation était fondée, tous hommes doués de raison devraient devenir socialistes, et sa volonté de transformer le système économique ne ferait que mesurer et exprimer son sens de la justice. Si nous voulons répondre à cette accusation, il nous faut entrer dans le royaume de la production. Nous devons décomposer le produit de l'activité économique en ses éléments constitutifs, afin de voir si le jeu naturel de la concurrence conduit ou non à attribuer à chaque producteur la part exacte de richesses qu'il contribue à créer<sup>4</sup>. »

Ce véritable manifeste montre que la bifurcation vers l'économie néo-classique n'avait pas que des fondements scientifiques. Or, c'est bien elle qui domine aujourd'hui et continue à le faire malgré les démentis apportés par la crise. JMH en propose une critique ramassée qu'il étend à une discussion de la thèse récemment défendue par André Orléan<sup>5</sup>. Ce dernier prétend « refonder l'économie » en renvoyant dos à dos la théorie marxiste et la théorie néo-classique, sur la base d'une opposition sommaire : les marxistes ne s'intéresseraient qu'à la valeur d'échange, et les néo-classiques seulement à la valeur d'usage. Leur erreur commune serait donc de rechercher une substance unique de la valeur, le travail pour les uns, l'utilité pour les autres.

Rien n'est plus absurde que cette présentation<sup>6</sup>, et rien n'est plus urgent que de restituer les véritables termes du débat. Sur ce point, JMH aurait pu souligner encore plus l'importance que Marx accorde à la question des débouchés dans ses schémas de reproduction et insister sur le rôle essentiel qu'il attribue à l'allocation du travail social dans l'adéquation « de l'offre et de la demande » : « pour qu'une marchandise puisse être vendue à sa valeur de marché, c'est-à-dire proportionnellement au travail social nécessaire qu'elle contient, la masse totale du travail social utilisée pour la totalité de cette sorte de marchandise doit correspondre à l'importance du besoin social existant pour cette marchandise, c'est-à-dire du besoin social solvable<sup>7</sup>. »

JMH a donc raison de retracer l'histoire des débats théoriques, parce que leurs enjeux sont d'une grande actualité. La confusion fondamentale entre richesse et valeur encombre en effet les débats contemporains, avec effet rétroactif sur les acquis de l'économie politique. Ainsi, tous ceux qui expliquent que le PIB ne mesure pas le bien-être ou le bonheur enfoncent des portes ouvertes (dans le meilleur des cas) mais, très souvent aussi, se tirent une balle dans le pied en proposant par exemple de soustraire du PIB la « valeur » des « dégâts du progrès » pour calculer une sorte de PIB vert, qui est un monstre conceptuel cherchant à faire entrer de force ce qui est « inestimable » dans la métrique marchande.

---

<sup>4</sup> "Workmen" it is said, "are regularly robbed of what they produce. This is done within the forms of law, and by the natural working of competition." If this charge were proved, every right-minded man should become a socialist; and his zeal in transforming the industrial system would then measure and express his sense of justice. If we are to test the charge, however, we must enter the realm of production. We must resolve the product of social industry into its component elements, in order to see whether the natural effect of competition is or is not to give to each producer the amount of wealth that he specifically brings into existence. John Bates Clark, *The Distribution of Wealth. A Theory of Wages, Interest and Profit*, 1899, <http://digamo.free.fr/clark99.pdf>

<sup>5</sup> André Orléan, *L'empire de la valeur. Refonder l'économie*, Le Seuil, 2011, <http://digamo.free.fr/empirval.pdf>

<sup>6</sup> Ce livre a pourtant été salué comme « l'ouvrage d'économie le plus profond et le plus passionnant écrit depuis longtemps » par Christian Chavagneux, toujours dans *Alternatives Economiques* n°306, octobre 2011, <http://goo.gl/1AUxF>

<sup>7</sup> Karl Marx, *Le Capital*, Editions sociales, tome 6, p.207.

D'autres inventent une fonction de production néo-classique élargie en y ajoutent l'énergie à côté du capital et du travail, pour montrer que la croissance dépend de l'énergie (grandiose découverte), mais en ne voyant pas qu'ils se rallient ainsi aux approches les plus rétrogrades de la question écologique.

## Proposer

Le livre de JMH peut donc se lire comme une entreprise de critique systématique des constructions théoriques qui font obstacle à une refondation de l'économie. Mais il ne s'en tient pas là et il avance sur ce second versant en proposant de nouvelles pistes pour penser le monde et le transformer. Ses quatre principales contributions mobilisent les éléments dégagés précédemment et sont présentées dans la centaine de page du dernier chapitre du livre.

La première contribution porte sur les rapports entre croissance et développement et s'articule avec les notions de valeur et de richesse « entrelacées » (p.363) : c'est un plaidoyer logiquement argumenté en faveur d'un calcul économique en valeurs d'usage.

La deuxième contribution est un nouveau plaidoyer, cette fois en faveur de la reconnaissance du travail productif dans la sphère marchande. Il propose une réflexion approfondie sur la fonction de validation de la monnaie et sur la distinction entre sphère monétaire et sphère marchande. Il y a là un dépassement de l'analyse marxiste traditionnelle selon laquelle le salaire des travailleurs improductifs serait payé par une ponction sur la plus-value produite par les travailleurs productifs : « contrairement à l'opinion dominante, les services publics ne sont donc pas fournis à partir d'un prélèvement sur quelque chose de préexistant. Leur valeur monétaire, mais non marchande, n'est pas ponctionnée et détournée ; elle est produite (...) L'impôt n'est donc pas un prélèvement sur de la richesse déjà existante, c'est le prix socialisé d'une richesse supplémentaire » (p.389).

La troisième contribution porte sur les biens publics, les biens collectifs et les biens communs. Cette terminologie variable montre le besoin d'une typologie rigoureuse qui est proposée à partir de trois dimensions : rivalité/non rivalité ; exclusion/non exclusion ; privé public<sup>8</sup>.

Elle débouche sur une quatrième contribution qui examine les liens entre justice, gratuité et temps libre. Certains biens doivent rester gratuits, comme « la lumière du soleil et l'air ». D'autres ont un coût, comme « la santé, l'éducation et l'eau, quand il faut la purifier et l'acheminer » mais leur caractère non marchand doit être préservé, ce qui suppose une maîtrise collective sur les priorités sociales : « la cotisation versée par chacun lui donne droit à sa part de bien ou service dont la production est collectivement décidée et organisée, cette part étant déconnectée du montant de sa cotisation personnelle » (p.431).

Cette libération par la gratuité passe aussi par le temps libre, et donc la réduction du temps de travail : « temps libre et temps gratuit : là se trouve l'enjeu de la réduction du temps de travail, car le capitalisme ne peut se permettre de ne plus contrôler une part du temps de vie qui ne serait consacrée ni à travailler, ni à consommer, ni à se reposer du travail, ni à se reposer du travail en consommant » (p.432).

---

<sup>8</sup> Un bien rival est un bien qui ne peut être consommé simultanément par plusieurs personnes. Un bien exclusif est un bien dont l'usage est limité à certaines personnes.

Il est difficile de rendre compte de l'ampleur de l'ouvrage et cette recension n'a pas l'ambition de le discuter point par point, ce qui en nécessiterait un autre. Son objectif essentiel est de donner envie de lire et d'étudier ce livre, en montrant qu'il s'agit d'un effort nécessaire pour en tirer tout le bénéfice qui repose, encore une fois, sur une double dimension : le livre de JMH permet de se débarrasser du fatras idéologique (ou à prétention théorique) qui fait obstacle à une claire compréhension du monde dans lequel nous vivons, afin de pouvoir réfléchir à une alternative cohérente qui permette de le transformer.

## Débatte

Mais une recension ne peut s'en tenir à l'éloge, et c'est d'ailleurs la caractéristique des grands livres de susciter de nouvelles questions. Sa richesse même risque de le desservir en en rendant la lecture non pas difficile, mais exigeante. JMH prend le temps de passer au crible différentes approches théoriques avec lesquelles il est nécessaire de pointer précisément les divergences : c'est le cas par exemple des pages consacrées à Orléan, Postone ou Friot. D'un certain point de vue, le plan du livre était infaisable en raison même de sa profusion et chaque lecteur pourra trouver que tel développement aurait été mieux placé à un autre endroit de l'ouvrage : ainsi la riche analyse du binôme travail simple/travail complexe aurait pu venir plus tôt, dans la discussion de la théorie de la valeur.

Chaque lecteur pourra aussi se faire ses propres remarques en fonction de ses centres d'intérêt. Pour notre part, il y a deux points sur lesquels nous aimerions prolonger le débat. Le premier est d'ordre anthropologique et porte en fin de compte sur la théorie des besoins. JMH ne discute peut-être pas assez la thèse libérale de la souveraineté du consommateur et la critique fruste de cette thèse selon laquelle le capitalisme façonnerait à loisir des besoins parfaitement malléables. Il manque sans doute l'esquisse d'une critique matérialiste de la formation et du mode capitaliste de reconnaissance des besoins, d'autant plus nécessaire qu'elle pourrait prendre pour cible la conception libérale de l'individualisme et montrer son caractère fictif et tronqué. Cela permettrait de nourrir la vision de cet autre monde qui est possible, et qui permettrait, pour paraphraser Marx, de modifier la conscience des hommes et des femmes par le changement de leurs conditions d'existence.

Le second point en débat est beaucoup plus « technique » et porte sur la transformation des valeurs en prix. On peut considérer, à l'instar de Denis Clerc, que cette discussion porte sur « le sexe des anges ». Mais on peut aussi penser que c'est un point à éclaircir si l'on veut restituer la cohérence de la théorie de la valeur-travail. Or, le chapitre 3, « La loi de la valeur en débat » ne réussit pas à trancher ce débat qui oppose, pour résumer, deux approches cohérentes de la question.

La première peut être qualifiée de « néo-ricardienne » et découle des travaux de Sraffa. Elle conduit à ce « paradoxe » signalé par JMH : « la valeur-travail devient inutile pour déduire les prix, conduisant à son rejet complet par des auteurs comme Ian Steedman et Paul Samuelson » (p.97).

L'autre position cohérente est celle de l'école « temporaliste » (Carchedi, Freeman, Kliman, etc.) baptisée TSSI (*Temporal Single-System Interpretation*) dans la littérature anglo-saxonne. Le point essentiel de cette interprétation consiste à abandonner l'hypothèse selon laquelle les prix des *inputs* et ceux des *outputs* sont identiques et peuvent donc être déterminés simultanément. Sans cette hypothèse, les propositions néo-ricardiennes s'effondrent et la cohérence de la théorie marxiste de la valeur peut être rétablie<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> JMH cite ma propre contribution à ce débat (*Manuel Pérez*, « Valeur et prix : un essai de critique des propositions néo-ricardiennes », *Critiques de l'économie politique* n°10, 1980, <http://hussonet.free.fr/perez.pdf>) comme élément des critiques que l'on peut adresser à Sraffa mais il m'attribue une idée que je n'ai jamais

Entre les deux, il y a eu diverses tentatives comme la « nouvelle interprétation » de Duménil Foley et Lipietz qui est un tour de passe-passe et dont JMH souligne à juste titre qu'elle continue à raisonner « comme si l'économie était stationnaire » (p.102). Contre la TSSI, JMH cite la critique de Vincent Laure van Bambeke qui porte sur le fait que « les éléments qui forment le capital (...) accomplissent des cycles différents » (p.103). Elle est à notre sens hors sujet, parce que l'approche temporaliste est au contraire compatible avec la prise en compte du capital fixe, ce qui n'est pas le cas de la théorie de Sraffa.

JMH se rabat finalement sur une formulation de Roubine selon laquelle « les prix de production des marchandises sont proportionnels aux capitaux au moyen desquels les marchandises sont produites » ce qui revient au fond à répéter qu'il existe un taux général de profit. Mais cela ne permet pas de choisir entre les deux interprétations : soit la production des « capitaux » est instantanée et on retombe sur Sraffa, soit ces capitaux sont valorisés aux prix de la période antérieure et il faut alors adopter l'approche temporaliste.

Encore une fois, ce débat peut paraître abstrait, mais faute de le trancher, l'affirmation selon laquelle « la valeur créée pendant une période a pour seule origine le travail social dépensé » (p.109) n'est pas solidement étayée, puisque la notion même de valeur devient superflue dans l'approche néo-ricardienne, voire « métaphysique » pour reprendre le terme de Joan Robinson<sup>10</sup>. Le débat continue !

---

énoncée (ni ne comprends !), selon laquelle « la mise en évidence à la Sraffa d'un surplus économique serait incompatible avec la thèse de l'exploitation » (note 1, p.98)

<sup>10</sup> Joan Robinson, *An Essay on Marxian Economics*, 1942, <http://digamo.free.fr/robimarx.pdf>

JEAN-MARIE HARRIBEY

# LA RICHESSE LA VALEUR ET L'INESTIMABLE

FONDEMENTS D'UNE CRITIQUE  
SOCIO-ÉCOLOGIQUE DE L'ÉCONOMIE CAPITALISTE



## La richesse, la valeur et l'inestimable

Fondements d'une critique socio-écologique de l'économie capitaliste

La richesse est le trou noir de la science économique. Se réduit-elle à la valeur économique des marchandises ? Pour sortir de la crise sociale et écologique du capitalisme, faut-il procéder à une fuite en avant productiviste ? La théorie économique dominante ne sait pas répondre à ces questions parce qu'elle assimile la valeur d'usage à la valeur d'échange, elle postule que l'accumulation infinie du capital est porteuse de bien-être et tient pour acquis que les forces libres du marché conduisent la société à son optimum et à son équilibre.

Ce livre propose une critique sociale et écologique de l'économie capitaliste contemporaine en effectuant un retour sur l'économie politique, d'Aristote à Smith et Ricardo, et sur sa critique radicale accomplie par Marx : le travail est le seul créateur de valeur économique, et cette valeur acquiert une reconnaissance sociale à travers l'échange monétaire, que celui-ci soit marchand ou non marchand.

Mais l'humanité puise dans la nature des richesses irréductibles à la valeur économique, richesses que le capitalisme tente de transformer en nouvelles marchandises et donc en occasions de profit. Toutes les institutions internationales, prises de panique devant la dégradation écologique, s'évertuent à calculer la valeur intrinsèque de la nature, celle des services qu'elle rend, afin de la réduire à du capital qu'il s'agira de rentabiliser. En maintenant la distinction radicale entre richesse et valeur, ce livre montre au contraire l'importance de ce qui échappe à la quantification marchande parce que c'est inestimable.

Jean-Marie Harribey est professeur agrégé de sciences économiques et sociales et ancien maître de conférences à l'université Bordeaux-IV. Il a coprésidé Attac-France de 2006 à 2009 et il copréside actuellement Les Économistes atterrés. Il a déjà publié notamment *L'Économie économe* (L'Harmattan, 1997), *La Démence sénile du capital* (Le Passant ordinaire, 2002), *Raconte-moi la crise* (Le Bord de l'eau, 2009).

ISBN 979-10-209-0038-8

DÉP. LÉG. : MARS 2013  
28 € TTC France



## Résumé et présentation

La richesse est le trou noir de ladite science économique. Se réduit-elle à la valeur économique des marchandises produites par le capitalisme ? Pour sortir de la crise du capitalisme mondial, inédite par son ampleur et par son double caractère social et écologique, faut-il procéder à une fuite en avant productiviste ? La théorie économique dominante ne sait pas répondre à ces questions parce qu'elle assimile la valeur d'usage à la valeur d'échange, parce qu'elle postule que l'accumulation infinie du capital est porteuse de bien-être et parce qu'elle est persuadée que les forces libres du marché conduisent à l'optimum et l'équilibre pour la société.

Ce livre propose une critique sociale et écologique de l'économie capitaliste contemporaine en effectuant un retour sur l'économie politique, d'Aristote à Smith et Ricardo, et sur sa critique radicale accomplie par Marx : le travail est le seul créateur de valeur économique, et cette valeur acquiert une reconnaissance sociale à travers l'échange monétaire, que celui-ci soit marchand ou non marchand. Il s'ensuit que le travail effectué dans les services collectifs non marchands est éminemment productif, définissant un premier champ de la richesse autre que marchande. Mais ce dernier n'est pas le seul : s'ajoutent aussi celui des richesses naturelles et celui qui concerne toutes les formes non monétaires de la socialité.

On comprend alors la stratégie néolibérale consistant à repousser toujours plus loin les frontières qui séparent le monétaire du non-monétaire et le marchand du non-marchand pour agrandir constamment les premiers termes de ces deux binômes. Services publics, protection sociale, ressources naturelles, connaissances sont voués à sortir de l'espace du bien commun, utilisés à des fins non lucratives, pour entrer dans celui de la valorisation du capital. Toutes les instances internationales s'activent aujourd'hui pour donner un prix à la nature, aux services qu'elle rend, non pas pour mieux protéger celle-ci et pérenniser ceux-là, mais pour les faire entrer dans l'orbite du calcul économique de la rentabilité. De la même manière, ces institutions se sont emparées du thème de la définition de nouveaux indicateurs de richesse, afin d'additionner ce qui n'est pas additionnable, ignorant que tout ne relève pas de l'économique, poussant même jusqu'à réduire au même dénominateur valeur économique et valeurs éthiques.

Ainsi, la richesse ne se réduit pas à la valeur, la valeur d'usage ne se réduit pas à la valeur d'échange. Et ce qui est mesurable monétairement ne couvre pas ce qui est inestimable : sur notre planète et dans la vie des sociétés, il existe des registres incommensurables entre eux. La prétention de l'économie dominante est de penser pouvoir les agréger. L'ambition de ce livre est de refonder une critique théorique pour contribuer à réduire l'emprise de la création de valeur destinée au capital, à promouvoir celle qui est sans but lucratif pour répondre à des besoins sociaux, et à respecter les équilibres naturels qui sont sources de richesses indispensables à la vie. Là où le domaine du marchand se termine commencent celui du non-marchand et celui de la gratuité. Là où le travail productif aliéné recule s'ouvre la possibilité d'un travail productif de richesse collective.

Un ouvrage qui, déconstruisant la notion de valeur dans l'histoire économique, ouvre des perspectives novatrices dans la manière d'appréhender le rôle de l'économie dans nos sociétés.

# Table des matières

<b>Introduction : La valeur n'égal pas la richesse</b>	7
1) <i>Des transformations économiques contemporaines</i>	8
2) <i>Des ruptures épistémologiques</i>	13
<b>Première partie : Un débat resté longtemps ouvert</b>	19
<b>Chapitre 1 : Le problème posé par l'économie politique</b>	23
1. La place du travail dans la conception de la richesse	24
1) <i>Du travail commandé au travail incorporé</i>	25
2) <i>Qu'est-ce que le travail productif ?</i>	27
2. Ricardo ou cette « obscure clarté »	34
1) <i>La valeur-travail au sens strict ?</i>	34
2) <i>Une énigme non résolue</i>	36
3. L'épistémologie de l'économie politique	38
1) <i>La rareté</i>	38
2) <i>La monnaie</i>	44
3) <i>Les prétendues lois économiques</i>	48
<b>Chapitre 2 : La critique et le dépassement de l'économie politique</b>	53
1. La critique de l'économie politique	54
1) <i>Le double caractère de la marchandise</i>	54
2) <i>Le fétichisme de la marchandise et de l'argent</i>	58
2. La valeur et les rapports sociaux	60
1) <i>Le capital est un rapport social</i>	61
Encadré : <i>Intensité du travail et productivité du travail</i>	62
2) <i>Le statut de la force de travail</i>	63
3. Le travail productif et l'accumulation du capital	67
1) <i>Retour sur le travail productif</i>	68
Schéma : <i>Typologie de la richesse sociale</i>	70
2) <i>Circuit du capital et circuit monétaire</i>	73
4. Profit et rente	80
1) <i>La rente différentielle de Ricardo</i>	80
2) <i>Les différents types de rente chez Marx comme fractions de la plus-value</i>	82
3) <i>Rente et capitalisme néolibéral</i>	83
5. La théorie de la valeur et la crise	85
1) <i>Crise de production et de réalisation de la valeur</i>	85
2) <i>Le capital fictif</i>	87
<b>Chapitre 3 : La loi de la valeur en débat</b>	91
1. Les valeurs et les prix de production chez Marx	92
1) <i>La solution de Marx à l'énigme de Ricardo</i>	92
2) <i>De nouvelles questions</i>	93

2. De la valeur au prix, la fin d'un débat ?	95
1) <i>La réponse insuffisante inaugurée par Sraffa</i>	96
2) <i>Le théorème marxien fondamental</i>	99
3) <i>La redéfinition du salaire</i>	100
4) <i>La prise en compte du capital fixe</i>	102
5) <i>La valeur est monétaire</i>	104
Schéma : <i>La théorie de la valeur-travail reconsidérée</i>	106
6) <i>Le travail, unique substance commune aux marchandises ?</i>	111
3. La critique de la critique de l'économie politique	115
1) <i>Un mode de production parle-t-il d'économie ?</i>	116
2) <i>La thèse de la substance de la valeur : du substantialisme au naturalisme ?</i>	124
3) <i>Que retenir de cette longue discussion étalée sur un siècle et demi ?</i>	130

## **Deuxième partie : Disparition de la valeur et évanescence de la richesse : de la vacuité néoclassique aux nouvelles fausses pistes** 133

### **Chapitre 4 : La vacuité néoclassique sur la richesse et la valeur** 137

1. Des prix sans valeur	138
1) <i>L'impossible mesure de l'utilité</i>	138
2) <i>L'équilibre optimum introuvable</i>	143
2. Sans théorie de la valeur, pas de théorie du profit ni du capital	145
1) <i>Le déni de la plus-value</i>	145
- <i>D'où vient le profit ?</i>	146
- <i>À quoi sert le profit ?</i>	146
2) <i>La fonction de production et la notion de capital</i>	154

### **Chapitre 5 : La valeur de la nature** 158

1. Des valeurs sans prix ou l'impossible économie néoclassique de l'environnement	159
1) <i>La nature n'a pas de valeur économique intrinsèque</i>	160
- <i>Additionner ce qui ne peut l'être ?</i>	161
Encadré : <i>L'analyse coûts-avantages et autres méthodes</i>	162
- <i>Mesurer l'utilité de la nature ?</i>	164
Encadré : <i>La valeur des chauve-souris, des abeilles et de la forêt</i>	166
- <i>Des méthodes d'évaluation de l'ineestimable ?</i>	169
- <i>Mesurer la valeur du stock de la nature et celle des flux qui en sont issus ?</i>	170
- <i>Modéliser la substitution du capital à la nature ?</i>	177
2) <i>L'impasse néophysiocrate</i>	182
2. La tentative vaine de valorisation marchande d'une richesse non économique	185
1) <i>La gestion de la nature ne peut relever d'un ordre marchand</i>	186
Schéma : <i>La soutenabilité faible</i>	187
2) <i>Des méthodes d'évaluation sans fondement réel</i>	190
3) <i>Le prétendu prix de la vie</i>	192
Encadré : <i>Le projet Yasuni-ITT</i>	195
3. Pour un retour critique à la critique de l'économie politique	195
1) <i>L'économie politique au milieu du gué</i>	196

2) <i>La critique de l'économie politique confrontée à l'écologie</i>	199
- <i>Le métabolisme</i>	200
- <i>La soutenabilité</i>	202
- <i>Le dépassement de l'opposition entre anthropocentrisme et écocentrisme à travers l'idée de co-évolution humaine et naturelle</i>	203
3) <i>La nature sujet de droits ?</i>	206
<b>Chapitre 6 : L'économie de la connaissance et la valeur</b>	212
1. Les mutations de la production et de l'accumulation capitalistes modifient-elles la source de la valeur ?	214
1) <i>Une erreur sur le concept de valeur ?</i>	216
2) <i>Une confusion entre valeur et conditions de la valeur ?</i>	223
3) <i>Une confusion entre valeur et loi de la valeur ?</i>	226
2. Les mutations de la production et de l'accumulation capitalistes modifient-elles la nature des rapports sociaux ?	229
1) <i>Le travail est toujours matériel</i>	230
2) <i>La fétichisation du savoir</i>	235
3) <i>La fétichisation du capital et de la finance</i>	241
4) <i>Appropriation du savoir par le capitalisme ou crise du capitalisme ?</i>	243
<b>Troisième partie : Redéfinir la richesse et la valeur</b>	247
<b>Chapitre 7 : Le travail, la valeur, la monnaie, le marché et la crise</b>	251
1. La nature sociale de la monnaie	252
1) <i>La monnaie versus la valeur ?</i>	252
Encadré : <i>La valeur et les retraites</i>	256
2) <i>La monnaie expression ultime du désir ?</i>	265
3) <i>Un rapport social sans classes ?</i>	271
2. Le travail et la monnaie comme rapports sociaux	276
1) <i>Une nouvelle articulation entre richesse et valeur ?</i>	277
2) <i>Valeur et capitalisme</i>	278
3) <i>Le travail, catégorie anthropologique et/ou historique ?</i>	281
4) <i>Rapports sociaux, lutte des classes et monnaie</i>	283
3. Du travail à la monnaie, au marché et à la crise	290
1) <i>L'effondrement d'une fiction</i>	291
2) <i>Le marché après le capitalisme ?</i>	293
- <i>Le marché ne produit pas les normes</i>	294
Encadré : <i>La fiscalité écologique</i>	297
- <i>Marché et planification écologique</i>	299
<b>Chapitre 8 : Le débat sur la mesure de la richesse et de la valeur</b>	303
1. Des conceptions biaisées de la valeur et de la richesse	309
1) <i>En confondant richesse et valeur, utilité et valeur...</i>	309
2) <i>... On est conduit à tout monétariser</i>	311
2. Les conditions du bien-être et de la qualité de la vie	315
1) <i>Quelle place pour le non-marchand dans une perspective de bien-être ?</i>	316
2) <i>Les multiples dimensions du bien-être ramenées à du capital ?</i>	319

Encadré : <i>De quelques problèmes méthodologiques</i>	321
3) <i>Que faut-il penser des indicateurs de bonheur ?</i>	329
3. L'hypothèse intenable de la substituabilité entre les diverses sortes de « capitaux » pour fonder la soutenabilité	330
1) <i>Additionner pour substituer</i>	330
2) <i>Vers un nouvel indicateur fétiche ?</i>	337
3) <i>L'économie toujours dominante ?</i>	341
4) <i>Hors des sentiers battus des indicateurs</i>	343

## **Chapitre 9 : Vers de nouvelles conceptions de la richesse, de la valeur et de leur partage**

	347
1. Croissance de la richesse et développement humain	348
1) <i>Éléments de débat sur l'alternative décroissance-développement</i>	349
- <i>Qu'est-ce que la décroissance ?</i>	349
- <i>Quelle transition ?</i>	354
Encadré : <i>Sur le découplage de l'utilisation de la nature par rapport à la croissance</i>	357
- <i>De la productivité ?</i>	359
2) <i>Essai de catégorisation des rapports entre croissance et développement</i>	362
Graphique : <i>Richesse et valeur entrelacées</i>	363
2. Le travail productif dans la sphère non marchande	365
1) <i>Lesdits prélèvements obligatoires sont des suppléments obligatoires en situation de sous-emploi</i>	368
2) <i>Mise en discussion de la thèse du travail productif dans la sphère non marchande</i>	370
- <i>Élargir le concept de valeur ?</i>	371
- <i>Abandon du concept de force de travail ?</i>	372
- <i>La production de revenu ?</i>	373
- <i>La monnaie, passerelle entre travail et lien social</i>	375
- <i>Du travail productif, de la monnaie et des rapports sociaux</i>	383
3) <i>Les trois moments de l'économie monétaire de production : anticipation, financement et paiement</i>	387
3. Les biens publics, les biens collectifs et les biens communs	390
1) <i>La conception économique traditionnelle se révèle trop étroite</i>	392
2) <i>Le néo-institutionnalisme et le droit de propriété</i>	394
3) <i>Le rôle des formes d'auto-organisation collective</i>	395
4) <i>L'oubli des rapports sociaux</i>	397
5) <i>Essai de méthodologie comparative</i>	400
- <i>Premier problème : distinguer le caractère des biens et leur mode de production et/ou de gestion</i>	400
- <i>Deuxième problème : faire de la non-exclusion une décision</i>	401
- <i>Troisième problème: rejeter une conception naturaliste</i>	401
Schéma : <i>Les biens publics/collectifs/communs en trois dimensions</i>	402
4. De la richesse et la valeur à la justice sociale	405
1) <i>Économie et justice</i>	406
2) <i>Du travail abstrait et de la valeur à la justice sociale</i>	414
- <i>Le faux problème de la réduction du travail complexe en travail simple</i>	416
- <i>Théorie de la valeur-travail et justice</i>	419
- <i>La répartition du produit du « travailleur collectif »</i>	423

- Valeur, division internationale du travail et justice	424
3) Vers la gratuité pour l'égalité et la sobriété	428
- Qu'est-ce que la gratuité ?	429
- La construction sociale de la gratuité	429
- La gratuité n'a pas de prix	430
- Le temps n'a pas de prix	431

## **Conclusion : Le prix des choses et les choses de prix : richesse et valeur sens dessus dessous**

1) Richesse et valeur, deux espaces partiellement conjoints, partiellement disjoints	436
2) De l'incommensurabilité	439
3) Du statut de la valeur fondée sur le travail	442

## **Annexes**

### **Annexe au chapitre 1 : L'énigme de Ricardo**

<b>Annexe au chapitre 2</b>	455
<b>1. L'analyse du circuit</b>	455
<b>2. Le taux de profit</b>	458

<b>Annexes au chapitre 3</b>	460
<b>1. Les prix de production et la marchandise-étalon de Sraffa</b>	460
<b>2. La double égalité marxienne</b>	462
1) Présentation de Duménil et Foley	463
2) Présentation de Lipietz	464
<b>3. Comment passer de Sraffa à Marx ?</b>	466
3.1. Formulation	467
- Sraffa	467
- Marx	467
3.2. Application numérique	469
- Sraffa	469
- Le passage au système de Marx	474
3.3. Généralisation : du travail au travail réalloué	479
3.4. La prise en compte du capital fixe	480

### **Annexe au chapitre 5 : L'élasticité de substitution entre les facteurs de production**

<b>Annexes au chapitre 7</b>	486
<b>1. Exploitation de la force de travail et taxe écologique</b>	486
<b>2. Le choix entre les instruments économiques de gestion de la nature</b>	487

<b>Annexes au chapitre 9</b>	491
<b>1. Le bouclage macroéconomique d'un système marchand et non marchand</b>	491
Schéma : <i>Le circuit capitaliste</i>	495
<b>2. L'échange de quantités de travail</b>	496

## **Bibliographie**

<b>Table</b>	537
--------------	-----